

IDÉAL

A l'Idéal ouvre ton âme
Mets dans ton cœur beaucoup de ciel,
Aime une nue, aime une femme,
Mais aime ! — c'est l'essentiel ! —

T. GAUTHIER.

Quand j'idolâtrais la beauté d'une femme,
Je rêvais d'une brune avec des yeux de flamme,
Un front me laissant voir ses intimes pensées,
Des lèvres qui sauraient prodiguer des baisers...

Je concevais une âme, une sœur à la mienne,
Dont la pieuse ardeur dans la foi me soutenait,
Une âme pour chanter — duo religieux —
Tous deux, à genoux, sous le regard des cieux !

Mais je voulais surtout, pour calmer ma souffrance,
Un cœur ayant souffert pour porter d'espérance,
Mais qui saurait m'aimer même avec mes malheurs,
Et que je chérirais plus il eût de douleurs.

ENVOI

Un soir que je songeais, sentant mon cœur bien vide,
En un rêve j'ai vu votre regard timide :
Sous votre paupière une larme perlait...

J'ai pensé que ce pleur doucement m'appelait !

C'est depuis ce soir-là que mon pauvre cœur vide,
Enfant, a deviné, malgré votre air timide,
Que votre seul amour pourrait bien le remplir :
Vous êtes l'Idéal que je voulais chérir...

Louis J. Bélineau

LA PETITE VENDEUSE

(NOUVELLE)

Au coin d'une de nos principales rues, une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, tenait une pile énorme de journaux sous le bras et criait, d'une voix que la bise cruelle affaiblissait :

— *La Presse ! La Patrie ! Le Monde Illustré !*

Elle tremblait, la pauvre, sous la rafale qui, depuis le matin, n'avait cessé de souffler avec rage. Ses dents claquaient : elle se serrait contre elle-même pour empêcher le vent de traverser ses vêtements tombant de vétusté.

Et toujours elle criait, présentant aux passants un journal qu'elle retenait péniblement entre ses doigts rougis par le froid :

— *La Presse ! La Patrie ! Le Monde Illustré !*

Mais les passants étaient rares par ce froid terrible, et plus rarement encore on déposait, pour cette feuille de papier, le sou dont elle avait tant besoin pour sa mère veuve et ses six frères en bas-âge.

Elle est blonde, son teint est rose, ses yeux d'azur bordés de longs cils d'or, son nez droit et mince, sa bouche petite, ses dents fines et blanches. Vraiment, elle est belle.

— *La Presse ! La Patrie ! Le Monde Illustré !*

Soudain, elle s'arrête, immobile, ne frappant plus des pieds sur le trottoir, les yeux fixés sur un seul point.

Et, pendant longtemps, elle rêva ainsi, ne sentant pas le vent cruel qui la glaçait, transportée loin de là sur les ailes d'un rêve douloureux.

Elle se reportait au temps où elle vivait heureuse, à l'époque éloignée de sa première jeunesse ; jusqu'à ce jour où la misère, l'affreuse misère, était venue heurter rudement à sa porte. Oui, elle, la gentille fillette aux yeux d'azur, que ses pratiques avaient surnommée *La Petite Vendeuse*, avait goûté le bonheur ; ses doigts effilés avaient bien souvent touché les notes d'ivoire du piano ; ses oreilles avaient entendu plus d'une parole d'amour ; son cœur avait tressailli plus d'une fois à l'aveu tendre, mais mensonger, de certains adorateurs.

Un seul lui serait resté fidèle si elle ne l'eût repoussé

brutalement en un jour de folie. Il s'appelait Raoul.

A son souvenir maintenant elle versait des larmes. Son cœur se serrait à la pensée qu'aujourd'hui une autre femme possédait peut-être celui du jeune homme.

Oh ! si elle pouvait le voir, ne fût-ce que de loin !... s'il lui était permis de connaître les sentiments les plus cachés de Raoul à son égard !... Mais elle n'espérait plus, la mignonne, car jamais il ne reviendrait à elle, jamais il ne l'aimerait plus !...

Si elle avait pu comprendre la vie et connaître l'avenir, comme elle l'aurait toujours aimé !... Hélas ! pour des adorateurs, pour d'autres plus riches, plus instruits, elle l'avait repoussé, elle en avait ri avec les infâmes, les lâches qui avaient fui devant son malheur et qu'elle détestait maintenant. Avec quel plaisir cruel elle avait froissé ses lettres toutes de tristesse, de peine, de douleur infinie ! Avec quel dédain elle les avait livrées à la flamme du foyer !... Par malheur, elle n'avait pas joui longtemps de sa folie, de la dureté de son cœur à l'égard du jeune homme.

Au bout de quelques mois son père se trouva ruiné sans espoir de rétablir sa fortune. Tout avait été sacrifié pour payer les dettes ; et du jour au lendemain elle et ses parents s'étaient trouvés dans la rue, son père découragé était mort peu de temps après sa ruine.

Alors avait commencé pour elle une vie de souffrances, de souffrances physiques et morales à la fois. Souffrances plus cruelles encore dont souffrait son cœur par l'amour que l'infortune avait fait naître dans son âme pour Raoul.

Tout à coup elle releva la tête et tressaillit violemment.

Raoul, celui qu'elle pleurait, celui pour qui battait tant son cœur, était là, devant elle !...

Un cri, aussitôt étouffé, faillit s'échapper de sa poitrine.

Depuis quelques instants il se trouvait là, lui aussi, rêvant, comme elle, à son passé.

C'est Yvonne ? dit-il dès qu'il l'eût reconnue, oh ! oui, c'est bien elle que je retrouve dans ce triste état ! Mon Dieu ! serait-ce un châtement que vous lui auriez envoyé pour la punir de son orgueil ?... Me reconnaîtra-t-elle ? Hélas ! j'ai tellement changé aussi ! Tant de larmes versées pour elle m'ont si précocement vieilli !... Si elle le voulait, je pourrais encore, malgré tout... quoique je ne devrais pas... oui je serais prêt de lui ouvrir et mes bras et mon cœur ! Mais le voudra-t-elle ? Malgré sa misère voudra-t-elle de moi maintenant ?

Il l'examinait attendri... Il la trouvait plus belle, l'aimant encore plus que du temps de son premier amour, à l'époque où son cœur avait tressailli près d'elle.

Elle n'avait pas changé depuis trois ans.

Elle était toujours aussi jolie, toujours aussi mignonne qu'au jour où il l'avait connue.

Et en cet instant, quoiqu'il avait juré de ne plus l'aimer, il sentait son cœur s'ouvrir de nouveau à l'amour pour cette tendre fillette qui avait brisé sa jeunesse à l'âge des rêves enchanteurs, sur le seuil de ses vingt ans !

Leurs regards se croisèrent : ceux de la jeune fille se voilèrent les premiers.

Lui, alors, très bas, comme en un souffle, ne cessant de l'envelopper de son regard rempli de tendresse, murmura :

— Yvonne !...

Elle releva la tête ; sur ses lèvres errait un sourire de tristesse entremêlé de bonheur.

— Raoul... fais que ce passé soit oublié... car depuis longtemps va ! je t'aime !...

— Et moi, dit-il, souriant à son tour, je te chéris plus que jadis !

Alphonse Lingual

C'est être vraiment femme que de préférer au calme absolu d'un cœur sans amour, la mélancolique douceur d'un regret. — ELISABETH B.

NOS GRAVURES

SIR OLIVIER MOWAT

C'est bien le vétéran des luttes dans Ontario !

Homme de grand tact, d'une prudence consommée, Sir O. Mowat est parvenu à contenir le fanatisme de sa province, et, en somme, à faire rendre justice depuis longues années et jusqu'ici à la minorité canadienne-française catholique de l'Ontario.

Longtemps premier ministre du Haut-Canada, sa modération y a obtenu des résultats appréciables pour nos frères : on ne doit jamais se laisser aller à l'esprit de parti, dès qu'il s'agit de reconnaître le bien opéré par des hommes d'Etat.

Lorsque Sir W. Laurier prit le pouvoir en 1896, il choisit Sir O. Mowat pour lui confier le portefeuille le plus redoutable : celui de la Justice.

Enfin, pour couronner sa carrière, Sir O. Mowat se voit appelé au plus haut poste de la province, celui de représentant de la Royauté : il vient d'être nommé lieutenant-gouverneur d'Ontario.

Son dernier acte comme ministre de la Justice fut un acte de clémence : notre confrère, M. W.-A. Grenier, en apprécie toute l'importance.

M. L'ABBÉ COLIN

Les conférences si intéressantes, si instructives, si savantes, de l'Université catholique de Montréal, ont été inaugurées par un discours magistral de M. l'abbé Colin, Supérieur de Saint-Sulpice : ce discours roulait sur le journalisme.

M. l'abbé Colin est connu par son talent oratoire. Quoique l'âge s'appesantisse sur sa tête, il est plein de cette fougue qui distingue les orateurs sacrés de France et les rend entraînants, persuasifs, ou terrifiants suivant les sujets qu'ils traitent.

Sans vouloir cacher nos préférences pour les Pères Jésuites, ces savants parmi les savants avec les Bénédictins, et les brillants fils de Saint-Dominique, nous aimons à rendre hommage aux qualités de qui que ce soit.

LE T. RÉVÉREND PÈRE RENÉ, S.J.

Nous devons à la gracieuse bienveillance du Père Quarré, S.J., les notes suivantes sur le Très Révérend Père René, S.J., Préfet Apostolique de l'Alaska.

Le Très Révérend Père René naquit en 1841 en Anjou, ce pays de race forte et de robustes croyances, qui se distingua si fort durant la grande Révolution par sa fidélité au malheureux roi-martyr Louis XVI, alors que mon aïeul, à l'Est de la France, soutenait par son immense fortune les derniers cinquante mille hommes de troupes fidèles lors de la fuite du roi et de sa capture à Varennes (France).

Le Père René prit ses grades à l'Université de France en 1860, entra à la Compagnie de Jésus en 1862, devint professeur au célèbre collège de la rue de Vaugirard, à Paris, où il demeura jusqu'au siège de cette ville par les Prussiens.

A cette époque, il alla au Mans (Sarthe), où il demeura quatre ans.

Il fit ses études théologiques en Angleterre où il passa quatre ans, y conquérant tous ses grades.

Il devint préfet des études à Brest (Finistère), et le fut jusqu'aux fameux décrets de Jules Ferry, en 1890, par lesquels décrets l'Ordre des Jésuites fut dissous, les Pères dispersés.

Il alla fonder l'école apostolique de Mungret près Limerick (Irlande), n'ayant alors qu'un vieux bâtiment dont la bâtisse était une ruine : aujourd'hui, une magnifique construction remplace la pauvre ferme. Le Père René y resta huit ans.

En 1890, il fut nommé Supérieur des Missions des Montagnes Rocheuses, au milieu des tribus sauvages, la plupart absolument inconnues aujourd'hui, si ce n'est de ces hardis missionnaires. Il y a trois ans, il partait pour l'Alaska, où le Très Révérend Père Tozio était Préfet Apostolique jusqu'à cette année où, pour graves raisons de santé, ce Père dut donner sa démission. Il fut aussitôt remplacé, comme Préfet Apostolique, par le Très Révérend Père René.